

Racine

1

Atthalie

Acte Deuxième. Scène VII.

Isabél, aux deux lévites.

O vous sur ces enfants si chers, si précieux,
Ministres du Seigneur, ayez toujours les yeux.

Isabél à Atthalie.

Princesse, assurez-vous, je les prends sur ma garde.

Atthalie.

Oh ciel! plus d'examine, et plus je le regarde....
C'est lui! D. encore tous mes sens sont saisis.

(montrant Isaac)

Epouse de Jacob, est-ce là votre fils?

Isabél.

Qui? lui, madame?

Atthalie.

Lui.

Isabél.

Je ne sais point sa mère. (montrant Zacharie)

Voilà mon fils.

Athalie, à Joas.
Et vous, quel est donc votre père?
Jeune enfant répondre.

Joas.

Le ciel, jusqu'à aujourd'hui...

Athalie à Joas.

Pourquoi vous presser vous, de répondre pour lui?
C'est à lui de parler.

Joas.

Dans un âge si tendre.

Quel éclaircissement en pouvez vous attendre?

Athalie.

Cet âge est innocent, son ignorance.

Il n'est point encore la source de la vérité.

Laisser le s'expliquer sur tout ce qui le touche.

Joas (à part.)

Daigne mettre, grand Dieu la sagesse en sa bouche!

Athalie.

Comment vous nommez-vous?

Joas.

J'ai nom Eliaim.

Athalie.

Votre père?

Joas.

2

Je suis, dit-on un orphelin
Entre les bras de Dieu jeté dès ma naissance
Et qui de mes parents n'eu jamais connaissance

Attalie
Vous êtes sans parents?

Joas.

Ils ont été abandonnés

Attalie
Comment? et depuis quand?

Joas.

Depuis que je suis né.

Attalie

Né sait-on pas au moins quel pays est le vôtre?

Joas.

Le temple est mon pays: je n'en connais point d'autre.

Attalie

Où dit-on que le sort vous a fait rencontrer?

Joas.

Parmi des loups cruels prêts à me devorer.

Attalie

Qui vous mit dans ce temple?

Joas.

Une femme inconnue, qui ne dit point son

Qui ne dit point son nom, et qu'on n'a point revue.

Attalie

Mais de vos premiers jours quelles maisons ont pris soin

Jos.

Dieu, laissa-t-il jamais ses enfants au besoin?
Aux petits des oiseaux il donne leur pâture
Et sa bonté s'étend sur toute la nature,
Tous les jours je l'invoque, et d'un soin paternel
Il me nourrit des dons offerts sur son autel.

Atthalie.
Quel prodige nouveau me trouble et m'embarrasse!
La douceur de sa voix, son enfance, sa grâce,
Font insensiblement à mon inimitié
Succéder..... Je suis sensible à la pitié!

Osner.

Madame, voilà donc cet ennemi terrible?
De vos songes menteurs l'importune est visible
A moins que la pitié qui semble vous troubler
Ne soit ce coup fatal qui vous faisiez trembler.

Atthalie. (à Jos et à Josabeth)
Vous sortez.

Josabeth.

Vous avez entendu sa fortune,
Sa présence à la fin pourrait être importune.

Atthalie.

Non: revenez. Quel est tous les jours votre emploi.
Jos.

J'adore le Seigneur, on m'explique sa loi,
Dans son livre divin on m'apprend à lire,
Et déjà de ma main je commence à l'écrire

Attalie

Que vous dit cette loi?

Voas,

Que Dieu veut être aimé,
Qu'il venge tôt ou tard son saint nom blasphémé,
Qu'il est le défenseur de l'orphelin timide
Qu'il rendit au superbe, et punit l'homicide

Attalie

J'entends. Mais tout ce peuple enfermé dans ce lieu
A quoi s'occupe-t-il?

Voas,

Il loue, il bénit Dieu.

Attalie

Dieu veut-il qu'à toute heure, on prie ou le contemple?

Voas,

Tout profane exercise est banni de son temple

Attalie

Quels sont donc ses plaisirs?

Voas,

Quelques fois à l'autel

Je présente au grand prêtre ou l'encens ou le sel
J'entends chanter de Dieu les grandeurs infinies
Je vois l'ordre pompeux de ses cérémonies.

Attalie.

He! quoi vous n'avez point de passe-temps plus doux
Je plains le triste sort d'un enfant tel que vous.
Venez dans mon palais, vous y verrez ma gloire.

Joas.

Non! des bienfaits de Dieu je perdrais la mémoire!

Attalie.

Non! Je ne veux pas contondre à l'oublier.

Joas.

Vous ne le priez point.

Attalie.

Vous pourriez le prier.

Joas.

Je verrais cependant en invoquer un autre.

Attalie.

J'ai mon Dieu que je serai, vous servir le vobis.
Ce sont deux puissants Dieux.

Joas.

Il faut craindre le mien

Lui seul est Dieu, madame, et le vobis n'est rien.

Attalie.

Les plaines près de moi, vont chercher en foule

4
Soas.

Le bonheur des mechants comme un torrent s'écoule.

Esthérie

Ces mechants qui sont ils?

Soasbet.

He! Madame! esuser un enfant.....

Esthérie

J'aime à voir comme vous s'instruisez.

Enfin Eliacin, vous avez sa me plaire,

Vous n'êtes point sans doute un enfant ordinaire

Vous voyez, je suis reine, et n'ai point d'héritier

Laisser là cet habit, quitter ce vil metier,

Je vais vous faire part de toutes mes richesses.

Essayer dès ce jour l'effet de mes promesses

Et ma parole, surtout, à mes cotes amis.

Je prétends vous traiter comme mon propre fil.

Soas.

Comme votre fils?

Esthérie.

Oui!..... Vous vous baisiez.

Soas.

Quel père je quitterais! et pour.....

He! bien.
Athalie
Coas.

Pour quelle mère.

Athalie à Coas.

La mémoire est fidèle, et dans tout ce qu'il vit,
De vous et de Coas je reconnais l'esprit.
Voilà comme en fubant cette simple jeuneuse
Vous employez tous deux le calme où je vous laisse
Vous cultiver déjà leur haine et leur fureur.
Vous ne leur prononcez mon nom, qu'avec horreur.
Coas.

Peut-on de nos malheurs leur dérober l'histoire?
Tout l'univers les sait, vous même en faites gloire.

Athalie

Oui, ma juste fureur, et j'en fais vanité,
Je veng mes parents sur ma postérité.
J'aurois vu massacrer et mon père et mon frère,
Du haut de son palais précipiter ma mère,
Et dans un même jour égorger à la fois
(Quel spectacle d'horreur) quatre-vingts fils de rois,
Et pourquoi? pour venger je ne sais quels prophètes.
Dont elle avait puni les fureurs indisciplinées.

5

Et moi, reine sans cœur, fille sans amitié,
Esclave d'une tâche et féroce jettie
Je n'aurais pas dû moi à cette aveugle rage
Rendu meurtre pour meurtre, outrage pour outrage.
Et de votre David haïté tous les reves
Comme on haïssait d'Acab les restes malheureux,
Où serais-je aujourd'hui, si domptant ma faiblesse,
Je n'eusse d'une mère étouffé la tendresse,
Si de mon propre sang ma main versant des flots,
N'eût par ce coup hardi réprimé vos complots?
Enfin de votre Dieu l'implacable vengeance
Entre nos deux maisons rompit toute alliance?
David n'est en horreur, et les fils de ce roi,
Quoique nés de mon sang sont étrangers pour moi.
Josabeth.

Tout vous a réussi. Que Dieu voie et nous juge.
Athalie.

O Dieu, depuis longtemps votre unique refuge,
Que deviendra l'effet de ses predictions?
Ou'il vous donne ce roi promis aux nations,
Et enfant de David, votre espoir, votre attendue...
Mais nous nous reverrons. O Dieu, de vos contentes
J'ai voulu voir, j'ai vu.

27
A Paris, à Sorabot.
Je vous l'avais promis,
Je vous rends le dépôt que vous m'avez remis.

Novembre.

Air. Du Premier de Brayer.

Oh quoi! déjà l'automne est coulée
Qu'est devenu le beau mois de juillet
Où sont nos fleurs, l'ombre de la vallée
Et le bourreuil dans les champs de millet
J'ai vu partir la dernière hirondelle
Elle emportait mes chants et ma guitare
Tous les amis, qui pleurer après elle
Qu'avez-vous fait des beaux jours de l'été.
" " " "

Déjà nos monts sont blanchis par la neige,
Le ciel est sombre et les vents déchainés
Sur les glaciers qu'au nord de la Norvège,
Sifflent, le soir sur les champs moissonnés
Auprès de toi je viens m'asseoir ô frère
A ce foyer si longtemps désiré

9
Sous ensemble un regard en arrière
Dis, qu'as-tu fait des beaux jours de l'été.

6

" "

A-tu gravi quelquefois la colline
Quand le zephyr embaumait les bosquets
Et l'œil rêveur devant une églantine
De la nature admiré les secrets,
L'air des vœux, le regard d'une femme
L'aspect des bois ou d'une cité enchantée
Ont-ils souvent fait trembler ton âme.
Dis, qu'as-tu fait des beaux jours de l'été

" "

Quand sur les monts tu devenais l'aurore
Pour contempler un beau soleil levant,
Comprenais-tu que Dieu veut qu'on s'adore,
Et jurais-tu de le servir souvent.
Puis, te tournant vers la plaine fleurie
Vers le beau lac, et la riche cité
T'inclinais-tu pour chanter la patrie
Dis qu'as-tu fait des beaux jours de l'été.

" "

Devant celui qu'un sort cruel désola,
Pas-tu jamais ri d'un ris insupportable.

N'as-tu jamais refusé ton aide
Au malheureux qui te tendait la main
N'as-tu jamais pas les chants de l'ivresse
D'un cœur d'enfant banni la pureté
As-tu toujours vénéré la vieillesse
Dis qu'as-tu fait de beaux jours de l'été,

|| ||

Mémoires tu toujours avec sagesse
À tes labeurs les instants de loisir
Te souvenant qu'il faut de la jeunesse
Cueillir les fleurs, et non pas les fétides
As-tu veillé quand grondait la tempête
Et pour finir après avoir lutté
Qu'as-tu fait pour refiner la tête
Et qu'as-tu fait des beaux jours de l'été

|| ||

Un jour, ~~un jour~~ viendra d'un vol rapide
Où tu verras ton beau printemps s'enfuir
Sous les glaçons de la vieillesse aride
Tu sentiras ton cœur se refroidir
Oh! puisse alors le passé te sourire
Puisse ton front n'être pas attristé
Quand des amis viendront encore te dire
Dis, qu'as-tu fait des beaux jours de l'été (Paul. Emile Gautier)

A Philomèle.

7

Pourquoi, plaintive Philomèle,
Songer encore à vos malheurs,
Quand, pour apaiser vos douleurs,
Tout cherche à vous marquer son zèle?

L'univers à votre retour,
Semble renaitre pour vous plaire,
Les Dryades à votre amour
Présentent leur ombre solitaire

Loin de vous l'aigillon fougueux
Souffle sa piquante froidure,
La terre reprend sa verdure,
Le ciel hille des plus beaux jours.

Pour vous, l'amante de Céphale
Enrichit Flore de ses pleurs.
Le répit cueille sur les fleurs
Les parfums que la terre exhale?

Pour entendre vos doux accents,
Les oiseaux cessent leur ramage,
Et le chasseur le plus sauvage
Respecte vos jours innocents.

Cependant votre âme attendrie
Par un douloureux souvenir
Des malheurs d'une sœur chérie
Semble toujours s'entretenir.

Hélas! que mes tristes pensées
N'affectent des maux bien plus cuisants!
Vos pleurs, des peines passées,
Le pleur d'ennuis présents.

Et quand la nature attentive
Cherche à calmer vos déplaisirs
Il faut même que je me prive
De la douceur de mes soupirs.

J. J. Rousseau

La chute des feuilles.

8

De la dépouille de nos bois
L'automne avait jonché la terre:
Le bocage était sans mystère,
Le rossignol était sans vois.

Triste et mourant, à son aurore,
Un jeune matras à pas lents,
Parcourait une fois encore
Les bois cher à ses premiers ans.

« Bois que j'aime! adieu... je succombe,
« Votre vent me prédit mon sort,
« Et dans chaque feuille qui tombe,
« Je vois un oracle de mort,

Tel oracle d'Épidaure,
Tu m'as dit: « Les feuilles des bois
« Et tes yeux jauniront encore,
« Mais c'est pour la dernière fois.
« L'ébène et l'ypriès t'entourent,
« Plus pâle que la pale automne,
« Tu t'inclines vers le tombeau,
« Ta jeunesse sera flétrie

)) Avant l'herbe de la prairie,
)) Avant les pompes du coqueau.)
Et je meurs!..... De leur froide haleine,
Ils ont touché les sombres autans:
Et j'ai vu, comme une ombre vaine,
S'évanouir mon beau printemps.
Tombe, tombe, feuille éphémère!
Voile aux yeux, ce triste chemin
Cache au désespoir de ma mère
La place où je serais demain.
Mais, vers la solitaire allée
Si mon amante échevelée
Venait pleurer quand le jour fuit,
Réveille par son léger bruit
Mon âme un instant consolée!
Elle s'agit, s'éloigne.... et sans retour!....
La dernière feuille qui tombe
A signalé son dernier jour.
Sous la chène on creusa sa tombe,....
Mais, son amante ne vint pas
Visiter la pierre isolée.
Et le père de la vallée
Troubla seul, du bruit de ses pas,
Le silence du manolée. Charles-Fabert Millevoix

Trois jours de Cristophe Colomb. ⁹

En Europe! en Europe! Esperer! Plus d'espoir,
Trois jours, leur dit Colomb, et je vous donne un monde.
Et son doigt le montrait et son oeil pour le voir.
Percats de l'horizon l'immensité profonde.
Il marche, et des trois jours le premier jour à lui,
Il marche, et l'horizon recule devant lui,
Il marche et le jour baisse. Avec l'arce de l'onde,
L'arce d'un ciel sans borne à ses yeux se confond.
Il marche, il marche encore et toujours et la sonde,
Plonge, et replonge dans une mer sans fond.

Le pilote en silence appuyé tristement
Sur la barre qui crible au milieu des pénombres
Ecoute du rouli le sourd mugissement.
Et des mats fatigués les carquements funèbres.
Les arbes de l'Europe ont disparu des yeux,
L'ardente croix du Sud seule épouvante ses yeux.
Enfin l'aube attendue et trop lente à paraître
Blanchit le pavillon de sa douce clarté.
"Colomb! voici le jour, le jour vient de se lever!
Le jour! et que vois-tu? je vois l'immensité."

Le second jour à lui, que fait Colomb?
Il dort? la fatigue l'accable, et dans l'ombre on conspire.
« Terras-t-il? Sur vois! La mort! la mort! la mort!
« Qu'il triomphe demain, ou, parjure, il expire. »
Les ingrats! Quoi! demain il aura pour bon beau
Les mers où son audace ouvre un chemin nouveau!
Et peut-être demain leurs flots impitoyables,
Le poussant vers ces bords que cherchait son regard,
Les lui feront toucher, en roulant sur les sables,
L'aventurier Colomb, grand homme un jour plus tard!

Soudain du haut des nués descendit une voix:
Terre! s'écriait-on terre! terre!..... il s'éveille:
Et court? oui la voilà, c'est elle, he la vois,
La terre! ô doux spectacle! ô transports! ô merveille!
O généreux sanglots qu'il ne peut retenir!
Que Dieu Ferdinand, l'Europe, l'avenir!
Il la donne à son roi cette terre féconde;
Son roi va le payer de maux qu'il a soufferts:
Des trésors, des honneurs en échange d'un monde.
Un brin, ah c'était peu!... que reçoit-il? des fers.

par Casimir Delavigne.

Le colporteur Vaudois.

10

Ballade imitée de l'anglais.

Oh! regarder, ma noble et belle dame,
Les chaînes d'or, ces joyaux précieux.
Les voyer-vous, ces perles dont la flamme
Effacerait un éclair de vos yeux?
Voyez encore ces vêtements de soie
Qui pourraient plaire à plus d'un souverain.
Quand près de vous un heureux sort m'envoie,
Acheter donc au pauvre pèlerin!

|| ||

La noble dame, à l'âge où l'on est vaine,
Trit les joyaux, les bijoux, les bijoux,
Les entassa dans ses chereurs d'ébène,
Se trouva belle, et puis elle sourit.

« Que te faut-il vieillard? Des mains d'un page
Dans un instant tu vas le recevoir.
Oh pense à moi, si ton pèlerinage
Te reconduit auprès de ce noir.»

|| ||

Mais s'échanger d'une voix plus austère,
Lui dit: «Ma fille, il me reste un trésor.
Plus précieux que les biens de la terre

Plus éclatant que les perles et l'or.
On voit pâlir aux clartés dont il brille
Les diamants dont les rois sont épris.

Quels jours heureux auraient pour vous ma fille,
Si vous aviez ma perle de grand prix.
" " " "

" Montre-la moi, vieillard je t'en conjure,
Ne puis-je pas te l'acheter aussi?

Et s'échange, sous son manteau de bure,
Chercha longtemps un vieux livre noirci.

" Ce bien, dit-il, vaut mieux qu'une couronne,
Vous l'appelâtes la Parole de Dieu.

Je ne vends pas ce trésor, je le donne.

Il est à vous: le ciel vous aide. adieu!
" " "

Il s'éloigna. Bientôt la noble Dame
Lut et relut le livre du Vaudois.

La vérité pénétra dans son âme,

Et sa Sauvœur elle comprit la voie;

Puis, un matin, loin des tours vénérées,

Loin des plaisirs que le monde chérit,

On l'aperçut dans les humbles vallées

Où les Vaudois adoraient Jésus-Christ.

C. de F.

Le Vallon.

11

Mon cœur lassé de tout même de l'expérience
N'ira plus de ses vœux importuner le sort.
Prier, moi seulement, vallon de mon enfance
Un aile d'un jour pour attendre le mort.
Voici l'étroit sentier de l'obscure vallée
Du flanc de ses cotéaux pendans des bois épais
Qui courbant sur mon front leur ombre étendue
Me couvre tout entier de silence et de paix
Là, des ruisseaux cachés sous des ponts de verdure
Tracent en serpentant les contours du vallon
Ils mêlent un moment leur onde et leur murmure
Et non loin de leur source il se perde sans nom.
La source de mes jours comme eux s'est écoulée
Elle a passé sans bruit, sans nom, et sans retour.
Mais leur onde est limpide, et mon âme troublée
N'aura pas réfléchi les clartés d'un beau jour
La fraîcheur de leur lit l'ombre qui les couronne
S'enchaine tous les jours sur les bords des ruisseaux
Comme un enfant bercé par un vent monotone
Mon âme s'assoupit au murmure des eaux.

Ah! c'est là qu'entouré d'un rempart de verdure
D'un horizon borné qui suffit à mes yeux,
J'aime à fixer mes pas, et seul dans la nature,
A n'entendre que l'onde, à ne voir que les cieux.
J'ai trop vu, trop senti, trop aimé dans ma vie,
Je viens chercher vivants le calme du Lethe.

Beaux lieux toyez pour moi, ces bords où l'on oublie,
L'oubli seul désormais, est ma félicité.
Mon cœur est en repos, mon âme est en silence
Le bruit lointain du monde expire en arrivant
Comme un son qu'affaiblit la distance
Et l'ocille incertaine apporté par le vent.
D'ici je vois la vie, à travers un nuage,
S'évanouir pour moi dans l'ombre du passé.
L'amour seul est resté, comme une grande image
Surviv seul au réveil dans un songe effacé,
Repose-toi, mon âme, en ce dernier asile
Ainsi qu'un voyageur, qui le cœur plein d'espoir,
S'arrête avant d'entrer aux portes de la ville
Et respire un moment l'air embaumé du soir.
Comme lui de nos pieds secourant la poussière,
L'homme par ses chemins ne repose jamais,
Comme lui respirons au bub de la carrière.

L'illusion féconde habite dans mon sein. 12

D'une prison sur moi les murs furent en vain,

J'ai les ailes de l'Espérance.

Échappée aux réseaux de l'oiseleur cruel,

Plus vive, plus heureuse, aux campagnes du ciel

Philomèle chante et s'élanç.

Est-ce à moi de mourir? Tranquille je m'endors,

Et tranquille je veille, et ma veille aux remords

Si mon sommeil ne s'est en proie.

Ma bienvenue au jour me rit dans tous les yeux;

Sur des fronts abattus mon aspect dans ces lieux

Parait presque de la joie

Mon beau voyage encore est si loin de sa fin!

Le parc, et des ormeaux qui bordent le chemin

J'ai passé les premiers à peine.

Au banquet de la vie à peine commencé,

Un instant seulement mes lèvres ont pressé

La coupe en mes mains encore pleine

Je ne suis qu'au printemps, je veux voir la moisson,

Et comme le soleil, de saison en saison

Je veux achever mon année.

Brillante sur ma tige et l'honneur du jardin,

J'ai n'ai vu luire encore que le givre du matin.

Je veux achever ma journée.
O Mort! tu peux attendre, éloigne, éloigne-toi;
Va consoler les coeurs que la honte, l'effroi,
Le pâle désespoir dévore;
Pour moi l'Alès encore a des ailes vertes,
Les amours, les baisers, les Muses, des concerts.
Je ne veux point mourir encore.
- Assis, triste et captif, ma lyre toutefois
J'écoulaïx écoutant ses plaintes, cette voix,
Les vœux d'une jeune captive,
Et reconant le fait de mes jours languissants,
Aux douces lois des vers je suivis les accents.
De sa bouche aimable et naïve
Les chants, de ma prison temoins harmonieux,
Feroit à quelque amant des loins studieux
Chercher quelle fut cette belle.
La grâce dictait son front et ses discours:
Et, comme elle, vraindroit de voir finir leurs jours
Ceux qui les passeroit près d'elle.

St. Chénier.

Les plaisirs du rivage.
Assis au rivage des mers
Quand je sens l'annoyeux Zéphire
Agiter doucement les airs
Et souffler sur l'humide empire.

J'ai mis des yeux les voyageurs,
 A leurs destins je porte envie.
 Le souvenir de ma patrie
 S'éveille et fait couler mes pleurs.

IV

Un secret tour me tourmente
 De m'arracher à ces beaux lieux,
 Et d'aller sous de nouveaux cieux
 Porter ma fortune incostante;

VI

Alors je reporte mes yeux
 Sur les forêts, sur le rivage,
 Sur les vallons délicieux
 Qui sont à l'abri de l'orage;

Le brassaille au bruit de la rampe
 Qui frappe l'écume des flots;
 J'entends retentir dans mon âme
 Le chant joyeux des matelots.

V

Mais quand le terrible aquilon
 Gonde sur l'onde bondissant,
 Que dans le liquide sillon
 Floule la foudre étincelante,

VII

Et je m'écrie: heureux le sage
 Qui rive au fond de ces berceaux,
 Et qui n'entend sous leur feuillage
 Que le murmure des ruisseau.

par Leonard.

La pauvre fille.

J'ai fui ce pénible sommeil
 Qu'aucun songe heureux n'accompagne;
 J'ai devancé sur la montagne
 Les premiers rayons du soleil.

S'éveillant avec la nature,
 Le jeune oiseau chantait sur l'aubépine en fleurs,
 Sa mère lui portait sa douce nourriture.
 Mes yeux se sont trouillés des fleurs!

Oh! pourquoi n'ai-je pas de mère?
 Pourquoi ne suis-je pas semblable au jeune oiseau

Dont le nid se balance aux branches de l'ormeau?

Rien ne m'appartient sur la terre,

Je n'ai pas même de berceau.

Et je suis un enfant trouvé sur une pierre
Devant l'église de l'ormeau.

Loin de mes parents exilés,
De leurs embasements j'ignore la douleur,

Et les enfants de la vallée

Ne m'appellent jamais leur sœur!

Je ne partage point les jours de la veillée;

N'ai jamais sous un toit de feuillée

Le joyeux laboureur ne m'invite à m'asseoir,

Et de loin je vois la famille

Autour du sarment qui pétille,

Chercher sur ses genoux les caresses du soir.

Vers la chapelle hospitalière

En pleurant j'adresse mes pas:

La seule demeure ici-bas

Où j ne sois point étrangère

La seule devant moi qui ne se ferme pas!

Souvent je contemple la pierre

Où commencèrent mes douleurs;

Y cherche la trace des pleurs

Qu'en m'y laissant peut-être y rependit ma mère!

Souvent aussi mes pas errants

Parcourent des tombeaux l'asile solitaire.

14

Mais pour moi les tombeaux sont tous différents;
La pauvre fille est sans parents
Au milieu des cercueils ainsi que sur la terre.
J'ai pleuré quatre printemps
Loin des bras qui m'ont repoussée.
Reviens, ma mère: je t'attends
Sur la pierre où tu m'as laissée.

par M. Alex. Soumet.

L'Anniversaire

Hélas! après dix ans je revois la journée
Où l'âme de mon père aux cieux est retournée.
L'heure sonne, j'écoute... O regrets! o douleurs!
Quand cette heure eut sonné, je n'avais plus de père.
On retenait mes pas loin du lit funéraire.
On me disait: «il dort;» et je versais des pleurs.
Annouca qu'un mortel avait quitté le jour,
Chaque son retentit dans mon âme navrée,
Et je crus mourir à mon tour.
Tout ce qui m'entourait me racontait ma perte:
Quand la nuit dans les airs jeta son voile noir,
Mon père à ses côtés ne me fit plus assise,
Et j'attendis en vain à sa place deserte.
Une tendre caresse et le baiser du soir.
Je voyais l'ombre anguste et chère
Ne s'apparaître toutes les nuits,

Invincible à mes ennemis

Je pleurais tous les jours même auprès de ma mère
Ce long regret, dix ans ne l'ont point adouci
Je ne puis voir un fils dans les bras de son père
Sans dire en soupirant, j'avais un père aussi
Son image est toujours présente à ma pensée
Après quand la fièle automne aura jauni les bois
O mon père je veux promener ma tristesse
Aux lieux où je te vis pour la dernière fois
Sur ces bords que la Souffrance arrose
J'irais chercher l'arille où ta cendre repose
J'irais d'une modeste fleur
Orner ta tombe respectée
Et sur la pierre encore des larmes humectée
Redire ce chant de douleur.

Millevoye.

La feuille

De ta tige détachée, pour
Pauvre feuille desséchée,
On vas-tu se n'en sais rien,
L'orage a brisé le chêne
Qui seul était mon soutien
De son inconstante haleine
Le Zephyr ou l'aquilon.

Depuis ce jour me promène
 De la forêt à la plaine,
 De la montagne au verillon,
 Je vois où le vent me mène
 Sans me plaindre ou m'effrayer
 Je vois où va toute chose
 Où va la feuille de rose
 Et la feuille de laurier

(Signature)

Le cèdre du Liban.

Le cèdre du Liban s'était dit à lui-même:
 " Je règne sur les monts: ma tête est dans les cieux,
 " J'étends sur les forêts mon vaste diadème,
 " Je prête un noble aile à l'aigle audacieux,
 " A mes pieds l'homme rampe..." Et l'homme qu'il outrage

Fit se lever, et d'un bras trop long-temps dédaigné
 Fait tomber sous la hache et la tête et l'ombrage
 De ce roi des forêts, de sa chute indigné.

Vainement il s'exhale en des plaintes amères,
 Les arbres d'alentour sont joyeux de son deuil,
 Affranchis de son ombre, ils s'élèvent en fières,
 Et du géant superbe un ver punit l'orgueil.

(Signature)

Le montagnard émigré.

Combien j'ai douce souvenance
Du joli lieu de ma naissance!
Ma sœur, qu'ils étaient beaux les jours
De France!

O mon pays, sois mes amours
Toujours.

Te souvient-il que notre mère
Au foyer de notre chaumière
Nous pressait sur son sein joyeux,
Ma chère
Et nous baisions ses blanches cheveux
Tous deux.

Ma sœur, te souvient-il encore
Du château que baignait la Dore?
Et de cette fontaine vieille tour
Du Maus
Où l'airain sonnait le retour
Du jour?

Te souvient-il du lac tranquille
Qu'éclaircissait l'hirondelle agile
Du vent qui courbait le roseau
Mobile
Et du soleil couchant sur l'eau
Si beau.

La forêt.

76

Forêt silencieuse, aimable solitude,
Que j'aime à parcourir votre ~~embargo~~ ignoie!
Dans vos sombres détours, en revant égaré,
J'éprouve un sentiment libre d'inquiétude!
Prestige de mon cœur! je vois voir s'exhaler
Des arbres, des garçons, une douce tristesse
Celle onde que j'entends murmurer avec mollesse
Et dans le fond des bois semble encore m'appeler.
Oh! que ne puis-je heureux, passer ma vie entière
Si loin des humains! Au bruit de ces ruisseaux
Sur un tapis de fleurs, sur l'herbe printanière
Qu'ignore je sommeille à l'ombre des ormeaux!
Tout parle, tout me plaît sous ces voûtes tranquilles:
Les genêts, ornements d'un sauvage réduit,
Le chevrefeuille atteint d'un vent léger qui fuit,
Balaient tour à tour leurs guirlandes mobiles,
Forêts dans vos abris garder mes vœux offerts!
A quel amant jamais serrez-vous aussi chères?
D'autres vous rediront des amours étrangères:
Moi, de vos charmes seuls, j'entretiens vos secrets.

M. de Chateaubriand

Touvent has I'ete esclave et de boire la lie
De ce calice amer que l'on nomme la vie
Las du mepris des rats qui suit la pauvreté,
Je regarde la tombe avec souhaité,
Je souris à la mort volontaire et prochaine
Et la prie en pleurant d'over rombre ma chaîne,
Le fer liberateur qui percerait mon sein
Déjà frappe mes yeux, et frémit sous sa main.

Et puis mon cœur s'écoute et s'ouvre à la faiblesse,
Mes parents, mes amis, l'avenir, ma jeunesse,
Mes écrits imparfaits, car à ses propres yeux
L'homme sait se cacher d'un voile précieux,
A quelque noir destin qu'elle soit amenée
D'une étreinte invincible il enlève la vie.
Et va chercher bien loin plutôt que de mourir
Quelque prétexte amix pour vivre et pour souffrir.
Et a souffert il souffre, aveugle d'esperance
Il se traîne au tombeau de souffrance en souffrance,
Et la mort de nos maux se remet à deux
Lui semble un nouveau mal le plus cruel de tous,
André Chénier.

17

Sixième Vision de la Chute d'un Ange

Ainsi ces deux enfants l'un à l'autre leur monde
Suivent jour après jours leur route vagabonde,
Ayant devant leurs pas l'univers tout entier,
Et sans but que l'amour s'y trace leur sentier.
Il semblait seulement dans leur marche pressée
De leur premier tyran vouloir fuir la pensée
Et cherchant par instinct les plus tièdes climats.
Aux mers d'où sort le jour ils dirigeaient le pas.
Ils avaient entendu qu'au chant de l'aurore
Nulle fruit inconnus se cachent pour éclore,
Que les plus doux parfums qui soufflent sous les cieux
Se donnaient à l'air même un goût délicieux.
Que les rocs ruisellaient du miel des abeilles,
Et qu'un oiseau céleste y charmerait les oreilles,
Nous nous armerons se disaient ils entre eux.
Aux lieux où le bonheur sera plus savoureux
Aux bords où l'oiseau bleu va reposer avec ses ailes,
Nous apprivoiserons les petits des gazelles,
Pour jouer sous la feuille avec nos deux jumeaux,
Nous irons deracher les oeufs sous les sarrasins.

Le Depart.

Il faut quitter ce que j'adore,
Adieu plaisir, adieu bonheur!
Aujourd'hui je vous quitte encore,
Demain sans fuir de mon coeur
L'espérons-nous, ma douce amie
Prevois mes adieux en ce jour,
Mais conservons toute la vie
Le souvenir de notre amour.

Ne me montre pas les alarmes,
N'ajoute pas à mon malheur
Ne m'affaiblis pas par les larmes,
J'ai bien usé de ma douleur.
Il faut que notre coeur oublie
La peine qu'il sent en ce jour
Qu'il garde au moins toute la vie
Le souvenir de notre amour.

Un jour, sur un solitaire rivage
Sans esperance et sans repos,
Je n'ai vu plus que ton image
Pour me consoler de mes serais.
Alors loins de ma douce amie,
Je repeterais chaque jour
Te lui garde toute ma vie
Le souvenir de mon amour.

Le Nid.

78

Mais on veut de place, plus on est ^{couvert}
Une feuille suffit au nid de l'oiseau moulu.
Bernardin de S. Pierre.

De ce buisson dix fleurs approchons - nous ensemble:
Vois tu ce nid posé sur la branche qui tremble?
Pour le couvrir, vois-tu les rameaux se ployer?
Les petits sont cachés sous leur couche de mousse.
Ils sont tous endormis!... Oh viens, ta voix est douce.
Ne crains pas de les effrayer.

De ses ailes encor la mère les recouvre.
Son œil apparent se referme et s'entrouvre,
Et son amour souvent lutte avec le sommeil.
Elle s'endort enfin... Vois comme elle repose!
Elle n'a rien pourtant qu'un nid sous une écorce.
Et sa part de notre soleil.

Vois, il n'est point de vide à son choix aile.
A peine, s'il contient sa famille tranquille.
Mais là le jour est pur, et le sommeil est si doux
C'est assez... elle n'est ici que passagère,
Chacun de ses petits peut réchauffer son frère,
Et son aile les couvre tous.

Et nous pourtant mortels, nous passagers comme elle
Nous fondons des palais, quand la mort nous appelle

Le present est flétri par nos vœux d'avenir,
Nous demandons plus d'air, plus de jour, plus d'espace,
Des champs, un toit plus grand!... Ah! faut-il tant de
Pour aimer un jour... et mourir!

E. Louvestre.

A present à peine j'encore
Ce qui me charmaut autrefois,
Du ruisseau je fais le murmure
Je crains l'ombre triste des bois.
Je mandis l'épine piquante
Duz rocher que ma main planter
Tout m'importune tout me tourmente
Rien ne me plaît. — il n'est plus là!

Saff Düpau Slick
Saff Düpau Händruck Dill pagou
Mist Düpau Saff Düpau ist. Saff.

Luce.

Épigramme.

79

Mes chers amis quand je mourrais

Plantez un saule au cimetière

J'aime son feuillage éploré

La paleur n'en est douce et chère.

Et son ombre sera légère.

Et la terre où je dormirais

Un soir nous étions seuls j'étais assis près d'elle
Elle penchait la tête et sur son clavier
L'aimait tout en rêvant flotter sa blanche main
Ce n'était qu'un murmure au ciel dit les coups

D'un rayon éloigné glissant sur des roseaux,
Et redoublant en passant d'éveiller les oiseaux,
Les brèves voluptés des nuits mélancoliques
Sortaient autour de nous du calice de fleurs.
Les marronniers du parc et les chênes antiques
Se berçaient doucement sous leurs ramages en fleurs.

Nous eussions la nuit la croisée entrouverte
L'air venait venir à nous les parfums du printemps
Les vents étaient muets la pluie était secrète

Nous étions seuls pensifs et nous avions quinze ans.
Je regardais Luce elle était pâle et blonde.
J'aimais deux yeux plus doux qu'out du ciel le plus pur
Fondé la profondeur et réfléchi l'air.

La beauté m'enivrait, je n'aimais qu'elle au monde
Mais je croyais l'aimer comme on aime une sœur

Tout ce qui venait d'elle était plein de jureur.
Nous nous tîmes long temps, ma main touchait la sienne,
Je regardais ~~de~~ rêver son front triste et charmant,
Et je chantais dans l'âme à chaque mouvement
Combien peuvent sur nous pour guerrier toute peis
Ces deux signes jumeaux de paix et de bonheur.
Jeunesse de visage et jeunesse de cœur.
La lune se levant dans un ciel sans nuage
D'un long réseau d'argent tout à coup l'épousa
Elle vit dans mes yeux resplendir son image
Son sourire semblait d'un ange: Elle chanta.

Fille de la douleur, Harmonie, Harmonie,
Langue que pour l'amour inventa le génie!
Qui nous vint d'Italie, et qui lui vint des cieux.
Dance langue du cœur, la seule où la pensée
Cette vierge craintive et d'une ombre offensée,
Passe en gardant son voile et sans craindre les yeux!
Qui sait ce qu'un enfant peut entendre et peut dire
Dans ses soupirs diuins, nés de l'air qu'il respire
Tristes comme son cœur et doux comme sa voix?
On surprend un regard, une larme qui coule
Le reste est un mystère ignoré de la faule,
Comme celui des flots, de la nuit et des bois!

Nous étions seuls, penchés, je regardais Lucie
L'écho de sa romance en nous semblait frémir

20

Elle appuya sur moi sa tête appesantie,
S'enbaïs tu dans ton cœur *Del Demona* gemir,
L'aure enfant, tu pleurais sur la bouche adrée,
Tu laissas tristement mes lèvres se poser,
Et ce fut ta douleur que reçut mon baiser,
Telle je t'embrassais, froide et décolorée,
Telle deux mois après tu fus mise au tombeau,
Telle, o ma chaste fleur, tu t'es évanouie,
Ta mort fut un sourire aussi doux que ta vie,
Et tu fus rapportée à Dieu dans ton berceau.

Mes chers amis quand je mourrai
Pantez un saut au vicinrière

J'aime son feuillage éploré,
La pâleur, en' en est douce et si chère
Et son ombre sera légère,
A la terre où je dormirai.

Alfred de Musset

On parle fort diversement
Des effets que produit l'absence,
L'un dit qu'elle est contraire à la persévérance
Et l'autre dit qu'elle fait aimer plus longtemps.
Pour moi, voici ce que j'en pense.
L'absence est à l'amour ce qu'est un feu le vent.
Il éteint le petit, il allume le grand.

La mort de Socrate.

Le soleil se levant aux sommets de l'Hymette
Du temple de Thèrèe illuminait le faite
Et frappant de ses feux les murs du Parthénon
Comme un furtif sardien glissait dans la prison
On voyait sur les mers une poupe dorée
Au bruit des hymnes saintes voguait vers le Pirée
Et c'était ce vaisseau dont le fatal retour
Devait aux condamnés marquer leur dernier jour
Etant que le doux soleil éclairait l'Ionie
Par ses yeux sans regards aux vivants destinés
On que le malheureux enfermant sa paupière
Ment à pleurer deux fois la vie et la lumière
Part avant que l'aurore ait éclairé les cieux
Attendait le veuil du fils de Laphronique
Quelques amis en deuil venaient sur le portique
A sa femme s'attachant son fil sur ses genoux
Tendant l'enfant dont la main joue avec les verrous
Aussant la lueur des geoliers insensibles
Trappait au front l'airain des portes inflexibles
La foule inattentive aux vœux de ses douleurs
Demandait en passant le sujet de ses pleurs.
Et reprenant bientôt sa course suspendue
Allant les longs parvis par groupes repandues
Recueillait ses vains fruits dans le peuple semé

Parfait d'arbres détruits et des Dieux blasphémés
 Et d'un culte nouveau corrompant la jeunesse
 Et de ces Dieux sans nom échangés dans la foule
 C'était quelque insensé quelque sornette odieuse
 Quelque nouveau Culte aveuglé par les Dieux
 Qu'atteignait à la fin la barbare justice
 Et que la pierre du ciel devait au sacrifice
 Socrate, et c'était moi qui dans les fers j'étais
 Mourrais pour la justice et pour la vérité.

Enfin de la prison les gonds bruyants soulèrent
 Et pas lents l'œil baissé les amis s'étonnèrent
 Mais Socrate jetant un regard sur les flots
 Et leur montrant du Doigt la voile vers Delos
 Regarder sur les mers cette pompe fleurie
 C'est le vaisseau sacré l'heureuse Théorie
 Saluons la dit-il cette voile est la mort
 Mon âme aussitôt qu'elle entrera dans le port
 Et cependant parler et que ce jour suprême
 Dans nos deux entretiens s'écoutent encore de même
 Ne jetons point aux vents les restes du festin
 Des dons sacrés des Dieux nous jusque à la fin
 L'heureux vaisseau qui touche au terme du voyage
 Ne suspend pas sa course à la fin du rivage
 Mais couronné de fleurs et les voiles aux vents
 Dans le port qui l'appelle il entre avec les vents

J'entends déjà le bruit des armes.
Et le tambour qui bat aux champs,
Le sens renait les alarmes
Que vous me causer tous les ans,
Verserai-je toujours des larmes
A chaque retour du printemps.

1766
de Montepian.

Une ame dans ce monde sans
prière sans réflexions et sans
consulter Dieu sur sa conduite
est comme un vaisseau sans
pilote et sans gouvernail au
milieu de l'orage.
C'est un voyageur dans une
terre étrangère sans guide et
sans boussole qui ne fait
qu'errer et s'éloigner de
plus en plus de sa patrie.
C'est une insensée qui prétend
élever un palais magnifique sans
fondement. Car le moyen de bâtir
l'édifice de votre salut sans
penser qu'il y a un Dieu?

22

3000 a 3500 fm.

23

24

~~Handwritten scribble~~

~~Handwritten scribble~~ 98674

9 98674

~~Large handwritten scribble~~

98674
98674

~~Handwritten scribble~~ 98674

~~Handwritten scribble~~ 98674
98765

~~Handwritten scribble~~
98765

surrouda

Champagne surrouda

Champagne surrouda